

LA COURONNE D'EPINES DE MARIE-THERESE D'AUTRICHE

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTERAIRE - ESSAIS, HISTOIRE
25/10/2001

Les reines et princesses, en tant que groupe social, sont-elles victimes de la génétique ? Le fait est que l'intelligence n'est pas nécessairement héréditaire, y compris quand ces dames descendent des Habsbourg (s) ou des Capet (s) initiaux, nécessairement doués, eux, d'un bon quotient intellectuel, sans quoi on ne s'expliquerait point leur réussite première. Mais on dispose d'exceptions et de compensations : Marie-Thérèse par exemple, fille de l'empereur Habsbourg Charles VI (1685-1740) n'était pas sotte du tout. Épouse d'empereur, reine de Bohême et de Hongrie, souveraine de Vienne et d'Autriche, elle avait, d'autre part, reçu de ses précepteurs, jésuites et autres, une solide connaissance de l'allemand (c'était bien la moindre des choses) mais aussi du français, de l'espagnol, du latin, surtout de l'italien, sans oublier la musique et la danse, l'histoire et les mathématiques. Ajoutons qu'en fait de mariage, elle sut combiner les vœux de l'amour et les intérêts de l'État autrichien. Dans le couple qu'elle formait avec son cher époux François-Etienne, elle avait pris grand soin de porter la culotte, mais c'était toujours sans avoir l'air d'y toucher.

En début de règne, cette jolie femme que seize grossesses, menées à terme, finiront par épaissir, a toutes les malchances. Elle perd momentanément le titre impérial que les princes allemands décernent au Bavarois Charles-Albert, qui « hélas » n'est point né Habsbourg. Par ailleurs le Prussien Frédéric II, stratège de haute volée, dérobe à notre reine la Silésie, manu militari. Marie-Thérèse à grand regret devra faire son deuil de cette province, aujourd'hui devenue... polonaise, l'huître ayant déserté le camp des plaideurs. La couronne impériale néanmoins va faire retour en 1745 sur la tête de François-Etienne et dans le giron de son épouse, puisque aussi bien Charles-Albert a fait la preuve de son inaptitude à détenir un « poste » qu'avaient occupé avant lui Charlemagne et Charles Quint, excusez du peu.

La suite du cursus de « notre héroïne » jalonne une remontée vers les sommets, chèrement acquise quelquefois : sommets du pouvoir, de la réputation et, last but not least, de la popularité. L'un des tournants décisifs, à cet égard, tient à l'illustre renversement des alliances, en 1756. L'Autriche, plus exactement le Habsbourg, qu'il soit madrilène (Philippe II) ou viennois (l'ancienne lignée des « Ferdinand ») était depuis plus de deux siècles l'ennemi héréditaire de la France. Or, au cours des années 1750, les efforts de ce remarquable ministre impérial que fut Kaunitz et ceux aussi des Français, tant Choiseul que Bernis, aboutissent à mettre sur pied une alliance très catholique entre le Bourbon (Louis XV) et l'auguste famille que dirigent dans l'ordre hiérarchique Marie-Thérèse et François-Etienne. De cette coalition austro-française que d'aucuns, fidèles aux vieilles lunes d'Henri IV et de Richelieu, tenaient pour contre nature, Louis XIV avait déjà rêvé au cours des quelques saisons qui précédèrent son décès, en 1715.

Réalisée quarante ans plus tard, elle deviendra peut-être pour les « hexagonaux » un marché de dupes, à ceci près qu'elle fut jusqu'aux sottises de Napoléon un levier puissant à l'usage des francophones et francophiles de ces pays du centre européen. Mais elle rapporte gros à ce qu'on appellera plus tard la double monarchie des pays danubiens. Celle-ci détenait, loin du Danube, des possessions capitales dans les bassins respectifs du Rhône et du Pô : il

s'agissait des Pays-Bas jadis espagnols, puis autrichiens à l'époque qui nous intéresse ; ceux-là même qui formeront la Belgique en 1830. Et puis une autre « Belgique », du moins quant au dynamisme de l'économie, mais cette fois nettement plus méridionale : je veux parler de cet admirable foyer de croissance qu'était le Milanais, alors possédé par la royauté d'Autriche, sans méchanceté aucune de la part d'icelle. Dans ces deux cas, l'axe Paris-Vienne devenu tout à fait amical va dorénavant épargner aux Lombards comme aux Belges les allées et venues incessantes des armées françaises en temps de guerre, fort peu respectueuses du bien-être des civils indigènes, détroussés par nos soldats plus souvent qu'à leur tour, du temps où ces militaires guerroyant pour le compte du Roi-Soleil se conduisaient encore en ennemis des régions traversées.

L'étonnant essor économique du XVIII^e siècle, universel certes, allait pouvoir porter ses fruits, spécifiques, aux environs de Bruxelles et dans ce qu'on appellera plus tard la « Padanie ». Enfin, couronnant l'édifice d'une diplomatie qui se faisait nuptiale, le mariage de Marie-Antoinette (fille très cadette de Marie-Thérèse) avec le futur Louis XVI allait donner à la nouvelle belle-mère de ce garçon, laquelle opérait depuis Vienne via son ambassade à Paris, un droit sur les comportements et les problèmes du jeune monarque français, sexuellement fort embarrassé jusqu'en son alcôve. Joseph II, digne fils de l'impératrice, allait même, du vivant de celle-ci, formuler une opinion sur les jeunes mariés de la cour de Versailles en répondant de la sorte aux inquiétudes de sa vieille mère : « Il faudrait le fouetter (Louis XVI) pour le faire décharger de foutre comme les ânes, écrivait Joseph. Ma sœur (Marie-Antoinette) avec cela a peu de tempérament, et ils sont deux francs maladroits ensemble ! » Et tant pis pour notre virilité gauloise !

Un bilan global de l'œuvre de Marie-Thérèse se situe bien évidemment, au gré du superbe ouvrage de Jean-Paul Bled, à des niveaux d'appréciation plus générale. Si l'on en croit notre auteur, Marie-Thérèse fut un peu, en style papiste il est vrai, le Jules Ferry (de droite) de son temps et de son empire. Elle créait quantité d'écoles primaires... et elle supprimait de son mieux le servage. La grande cité qu'on surnommait plus tard, sous la plume d'un professeur de Princeton, « Vienne fin de siècle » connu ainsi sous Marie, après elle, et un peu grâce à elle les commencements de sa splendeur post-baroque, celle-là même qui culminera cent vingt ou cent trente ans après au temps de Freud, Musil, Mahler, Klimt, à l'égal d'un certain « Paris 1900 ». Il ne faudra rien moins que les décisions erratiques de Georges Clemenceau ou d'Emmanuel de Martonne pour fracasser l'empire des Habsbourg, cette extraordinaire construction étatique et multinationale que la Prusse elle-même, Frédéricienne ou Bismarckienne n'avait pu ni voulu jeter à bas.

Marie-Thérèse d'Autriche de Jean-Paul Bled Fayard, 150,90 F (23 euros).



Marie-Thérèse d'Autriche bénéficia d'un miraculeux renversement d'alliances en 1756.
(Photo Roger-Viollet.)
